

**KARINE TUIL**

# **LA DÉCISION**

**roman**

*nrf*

**GALLIMARD**

« Croyez ceux qui cherchent la vérité,  
doutez de ceux qui la trouvent. »

André GIDE,  
*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*

« Il n'existe aucun moyen de vérifier  
quelle décision est la bonne car il n'existe  
aucune comparaison. Tout est vécu tout  
de suite pour la première fois et sans pré-  
paration. »

Milan KUNDERA,  
*L'Insoutenable Légèreté de l'être*

## [LA ZONE DE SÉCURITÉ]

« La sécurité est la plus grande  
ennemie des mortels. »

William SHAKESPEARE,  
*Macbeth*

« Quand on ne peut pas avoir,  
on détruit. »

Charles-Ferdinand RAMUZ,  
*La Beauté sur la terre*

*Est-ce que vous voulez vraiment voir les images de l'attentat ?*

Longtemps, c'est moi qui ai posé cette question. En tant que juge d'instruction antiterroriste, cela avait toujours représenté un problème éthique capital pour moi : devais-je montrer les images des attentats aux familles de victimes qui le réclamaient ? Était-ce mon rôle ? Au nom de la vérité, fallait-il à tout prix *voir* ? Les images des corps mutilés, des boîtes crâniennes explosées, des corps d'enfants démembrés étaient-elles indispensables à la vérité ? J'essayais de dissuader les familles : je voulais les protéger de l'obscénité de la mort. Mais à présent c'est moi qu'un juge d'instruction tente de convaincre de ne pas visionner l'exécution filmée par le terroriste à l'aide d'une caméra qu'il a accrochée à son torse le jour de l'attaque, c'est moi qu'on cherche à protéger, mais j'insiste, je veux savoir, j'ai peut-être besoin de voir pour y croire, il y a un tel sentiment de déréalisation face à l'horreur, on a beau vous répéter que c'est arrivé, tout en vous refuse cette évidence. François ne parle pas, ne bouge pas, je sais qu'il a pris un anxiolytique avant de venir, il m'en a proposé un dans

son bureau que j'ai refusé, j'en ai déjà avalé deux pendant la nuit que j'ai passée en grande partie recroquevillée dans mon lit ; c'est lui qui, le premier, a demandé à voir les images, mais il n'est pas juge principal dans cette affaire ; au pire, il va connaître une accélération cardiaque, au pire, il se sentira mal pendant quarante-huit heures, puis il retournera au restaurant, à la salle de sport, il fera l'amour. François Vasseur est arrivé dans le service au lendemain des attentats de *Charlie Hebdo* ; cela a été l'un de ses premiers dossiers, nous travaillons souvent en binôme ; nous sommes, comme on dit, complémentaires : je suis *la juge rouge*, trop à gauche, trop souple pour cet homme de droite qui répète à ses proches qu'il ne faut céder sur rien, qu'*on a été trop laxistes*, que *la France s'est compromise*. Nous nous installons côte à côte dans le bureau du juge désigné pour instruire le dossier : Éric Macri. Le tueur a été capturé vivant après s'être retranché pendant plus de vingt-quatre heures dans un bureau situé sur le lieu du drame ; c'est lui qui va l'interroger. Éric a allumé la lumière rouge qui indique, sur le fronton de la porte extérieure, qu'il ne doit pas être dérangé. Avant, c'était un sujet de blagues entre nous : il était peut-être avec l'une de ses nombreuses conquêtes. On riait beaucoup – c'était une façon comme une autre de conjurer toute cette violence. Mais là, nous sommes, tous les trois, au bord des larmes.

Éric nous demande si nous souhaitons faire appel à la psychologue du tribunal ; c'est elle qui prépare les familles des victimes à l'horreur de ce qu'elles vont voir et les aide à ne pas s'effondrer totalement après la diffusion – quand on est soumis à un choc psychique de cette ampleur, on n'est jamais à l'abri d'une crise de folie, d'une décompensation. Je dis non ;

François hoche la tête de gauche à droite. Éric demande une dernière fois, en me regardant droit dans les yeux : *Alma, tu es sûre ? Pourquoi t'infliger ça ?* Il me tutoie, évidemment, nous sommes proches, nous travaillons ensemble depuis des années, *tu devrais te préserver*, et je répète, avec un peu de nervosité dans la voix – je crois que je pourrais m'évanouir tant je redoute les images qu'il s'apprête à me montrer, tant je tremble (mais si je m'effondre j'entraînerai tout le monde dans ma chute) –, je répète que, oui, j'en suis sûre ; au cours de ma carrière, j'en ai vu, des vidéos d'exécutions, parfois même avec lui : extraits de caméras de surveillance, décapitations, vidéos issues de ces petites GoPro que les amateurs de sports extrêmes achètent pour se filmer et dont les terroristes ont détourné l'utilisation à des fins morbides – ils calent la caméra sur leur torse à l'aide d'un harnais et l'enclenchent au moment de passer à l'acte, ça ne leur suffit pas de tuer, ils veulent montrer comment ils ont tué, avec quelle haine, quel sang-froid, quelle violence, ils tuent et ils existent. Éric enclenche la vidéo en lâchant un « on y va » comme si on s'apprêtait à pénétrer tous ensemble dans un bâtiment en feu ; et je sais – nous le savons tous – que celle qui sera consumée, c'est moi.

Ce que je vois en premier, c'est la silhouette massive d'un homme qui se fige, ses lèvres entrouvertes, son regard terrorisé, ce que je vois, c'est sa tête qui explose sous l'impact d'une rafale de kalachnikov, son corps décapité qui s'écroule. François se lève et sort du bureau précipitamment, une main sur le cœur, prêt à vomir ses tripes sur le parquet fin de siècle. Moi, je reste. *Respire Alma*, tout mon être tressaille, ce n'est pas qu'une sensation, c'est *vrai*, mais je ne cille pas,

j'ai appris à maîtriser mes émotions – en interrogatoire on ne doit jamais laisser transparaître ses sentiments. Éric ne regarde pas l'écran ; cette vidéo, il l'a déjà vue pour les besoins de l'enquête, je suis désormais la seule spectatrice d'un drame national, de *mon* drame. Les images tremblent sous les pas de l'assassin ; elles sont saccadées et un peu floues. On entend des tirs, des hurlements et ces mots du tueur dont j'identifie tout de suite la voix – parce que je *la* connais : *Allah Akbar* ! Tout est sombre, à peine éclairé par des faisceaux de lumière multicolores dont les iridescences se diffractent sur les visages statufiés d'effroi. La caméra embarquée filme à hauteur d'homme. Les victimes tombent sous les tirs de kalachnikov. J'ai l'impression atroce que c'est ma main qui tient l'arme, que c'est moi qui tire. Que c'est moi qui tue.

*Retranscription de la conversation numéro 67548  
sur la ligne 06XXXXX*

— *Je t'aime, Sonia.*

— *Je suis ta femme maintenant, LOL.*

— *Pour la vie.*

— *Oui, pour la vie.*

— *Tu te sens prête à tout quitter ?*

— *Ce sera le paradis !*

— *On restera un peu en Turquie pour la lune de miel, deux, trois jours avant de passer en Syrie.*

— *T'es sûr de toi ?*

— *Ouais ! Tant que je ne serai pas allé au bout de cette envie, je ne serai pas bien.*

— *J'espère que tu vas tous les massacrer, je t'encouragerai bien comme il faut, LOL.*

— *MDR, c'est gentil. Je suis déter, je suis au max. Et t'inquiète, tout est prévu pour les femmes de combattants.*

— *Je sais.*

— *Inch Allah, on sera heureux.*

- *Grave !*
- *Et au fait, t'as vu la vidéo que je t'ai envoyée ?*
- *Oui, trop cool quand le frère, il le décapite.*

*(Ils rient.)*

Je me nomme Alma Revel. Je suis née le 7 février 1967 à Paris. J'ai quarante-neuf ans.

Je suis la fille unique de Robert Revel et Marianne Darrois.

Je suis de nationalité française.

En instance de divorce, mère de trois enfants.

Je suis juge d'instruction antiterroriste.

Il y a trois mois, dans le cadre de mes fonctions, j'ai pris une décision qui m'a semblé juste mais qui a eu des conséquences dramatiques. Pour moi, ma famille. Pour mon pays.

On se trompe sur les gens. D'eux, on ne sait rien, ou si peu. Mentent-ils ? Sont-ils sincères ? Mon métier m'a appris que l'homme n'est pas un bloc monolithique mais un être mouvant, opaque et d'une extrême ambiguïté, qui peut à tout moment vous surprendre par sa monstruosité comme par son humanité. Pourquoi saccage-t-on sa vie ou celle d'un autre avec un acharnement arbitraire ? Je ne sais pas, je ne détiens pas la vérité, je la cherche, inlassablement ; mon seul but, c'est la manifestation de cette vérité. Je suis comme une journaliste,

une historienne, un écrivain, je fais un travail de reconstitution et de restitution, je tente de comprendre le magnétisme morbide de la violence, les cavités les plus opaques de la conscience, celles que l'on n'explore pas sans s'abîmer soi-même – tout ce que je retiens de ces années, c'est à quel point les hommes sont complexes. Ils sont imprévisibles, insaisissables ; ils agissent comme possédés ; c'est souvent une affaire de place sociale, ils se sentent blessés, humiliés, au mauvais endroit, ils se mettent à haïr et ils tuent ; mais ils tuent aussi comme ça, par pulsion, et c'est le pire pour nous, de ne pas pouvoir expliquer le passage à l'acte. On sonde les esprits, la sincérité des propos, on cherche les intentions, on a besoin de rationaliser – et dans quel but car, à la fin, on ne trouve rien d'autre que le vide et la fragilité humaine.

J'ai intégré le pôle d'instruction antiterroriste en 2009 ; j'en suis la coordonnatrice depuis 2012. Au sein de la galerie – une aile ultrasécurisée du Palais de justice de Paris –, je coordonne une équipe de onze magistrats. Les gens connaissent mal les juges d'instruction antiterroristes ; avec les agents du renseignement, nous sommes les hommes et les femmes de l'ombre ; c'est nous qui dirigeons les enquêtes, qui interrogeons les mis en examen, les complices, qui recevons les familles des victimes. On ne porte pas l'accusation, on ne travaille pas sur la culpabilité – il y a des procureurs pour ça ; notre métier, ce sont les charges : on ne se fie qu'à des éléments objectifs car si on n'a rien, on alimente le fantasme de la poursuite politique.

Nous travaillons en binôme ; sur les dossiers les plus importants, nous sommes trois, voire quatre ou cinq. Le

premier juge saisi est en charge du dossier mais dans les réunions et au moment de la prise de décision, nous sommes deux. Trois services d'enquêtes collaborent avec nous : la direction générale de la sécurité intérieure, la DGSI, la sous-direction antiterroriste qui dépend de la police judiciaire, la SDAT, et la section antiterroriste de la Brigade criminelle, la crème des enquêteurs. Pour les attentats, les trois services sont saisis. Mon travail, c'est de coordonner et de diriger l'action des policiers. J'échange une cinquantaine de mails par jour avec les enquêteurs. On a des réunions régulières. On peut faire beaucoup d'expertises : ADN, informatiques, et d'autres sur la personnalité psychologique ; on missionne des psychiatres, des enquêteurs de personnalité pour reconstituer des parcours.

Le pôle antiterroriste est l'un des postes d'observation et d'action les plus exposés : il faut être solide, déterminé, un peu aventureux, capable d'encaisser des coups, de supporter la violence (interne, externe, politique, armée, religieuse, sociale), la violence, partout, tout le temps – rien ne nous y prépare vraiment. Mon prédécesseur m'avait prévenue : tu seras aspirée par cette noirceur, elle te contaminera, tu n'en dormiras plus ; je n'imaginais pas qu'elle m'abîmerait à ce point. On se sent parfois très seuls, confrontés au risque d'instrumentalisation politique, à la manipulation, aux attaques, à la récupération médiatique de nos affaires. Quand on instruit des dossiers aussi lourds que les attentats des années 2012 et 2015 notamment, on est écrasés par le poids de la douleur collective, les gens attendent beaucoup de nous – trop sans doute car nos pouvoirs sont limités ; nos forces, aussi. Chaque matin je suis confrontée aux limites de ma résis-

tance et à la gestion de mon stress. J'arrive à mon bureau à 8 h 30, je repars à 19 heures, en théorie car en réalité, le terro, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je prépare mes interrogatoires ou rédige mes ordonnances chez moi, le soir ; je reviens le week-end, quand je suis de permanence : c'est aussi, je crois, un moyen de fuir mon quotidien, de ne pas affronter la décomposition de mon mariage. Mes journées sont intenses, ponctuées par les interrogatoires, les réunions, les discussions avec les enquêteurs, les avocats, les autres juges, c'est un long tunnel de prises de décisions sensibles et de responsabilités – la tension est constante, permanente. Une simple erreur de procédure peut être fatale. À mes débuts, j'ai été juge de droit commun ; si je relâchais un trafiquant, je savais qu'au pire il allait trafiquer, mais là, si je me trompe, des gens peuvent être tués à cause de moi.

Mon quotidien, ce sont aussi les missions – jusqu'à quatre par an – dans des zones de conflit minées par le jihadisme, au milieu d'agents du Raid ou du GIGN surarmés, les exercices de sécurité, l'obligation de changer de chambre au milieu de la nuit pour ne pas être identifiable, la confrontation avec les gardes des détenus que je suis venue interroger, des types dont je ne sais rien, imprévisibles et sanguins, masqués de têtes de mort, les slogans scandés en pleine nuit : « Français ! Partez maintenant sinon ce sera trop tard ! », les risques de maladie, sur place, les traitements préventifs qui me laissent exsangue et ce moment où, avant de partir, j'embrasse mes enfants sans leur montrer mon émotion, en pensant que c'est peut-être la dernière fois. Je suis saisie de tous les attentats commis dans le monde ayant occasionné des victimes françaises, je me rends régulièrement dans des dictatures touchées

par le terrorisme, des théâtres de guerre où règnent l'anarchie, les régimes patriarcaux les plus archaïques, ce sont toujours des situations à risques, je sais que je peux être maltraitée, humiliée et, dans le pire des cas, kidnappée. Sur l'échelle de mes angoisses, le viol et la décapitation arrivent juste en dessous de la mort de mes enfants. Souvent, j'ai eu peur ; mais au bout d'un certain temps, la peur, on finit par la dominer.

La réalité, c'est qu'on s'habitue à la possibilité de notre propre mort mais à la haine, jamais. La haine surgit et contamine tout. Elle est là quand j'ouvre les courriers des détenus [*Alma Revel, vous allez crever en enfer*], le compte rendu d'écoutes interceptées dans les parloirs sonorisés [*la juge, cette pute*] ; elle est là quand je visionne des vidéos d'exécutions ou les images prises sur les scènes de carnage [*on va balafre votre pays de mécréants*], elle est là quand j'interroge des hommes, des femmes, des adolescents [*j'reconnais pas votre justice, vos lois, vous êtes rien*], et elle est là au moment où je reçois des SMS de menace [*Les Frères vont buter ta gueule, grosse salope*]. À la fin, ces microfissures provoquent une fracture, une béance qu'il faut bien combler d'une façon ou d'une autre, par une narration affective, même factice. Or, d'une manière générale, les gens n'aiment pas les juges, ils nous voient comme les clés de voûte d'un appareil punitif, nous serions rigides et trop puissants, les thuriféraires de la loi – le bras armé de la coercition.

[...]